

La défense élastique

Etude d'une doctrine tactique

Article initialement paru dans le Hors-série n°9 de la revue Casus Belli en décembre 1993.

Au début de la Seconde Guerre Mondiale, la doctrine de défense dite de « défense élastique » au sein de l'armée allemande est encore directement issue des enseignements de la fin de la grande guerre. Ainsi, alors qu'en matière offensive les stratèges de la Wehrmacht ont inventé des concepts d'attaque révolutionnaires, la défense tactique repose elle sur des principes vieux de vingt ans.

Lorsque commence l'opération Barbarossa contre l'Union soviétique, Hitler et son quartier général ont planifié une victoire rapide et considèrent comme nulle la capacité en contre-offensive de l'Armée rouge. Dès le début des combats au contraire, l'armée allemande doit constamment faire face à des contre-attaques de plus en plus puissantes et qui révèlent certaines faiblesses du concept de la défense élastique. De 1941 à 1943, la Wehrmacht, tout en conservant une capacité offensive dominante, va profondément modifier ses tactiques de défense jusqu'à exceller dans ce domaine lorsque l'initiative changera définitivement de camp.

ORIGINES ET PRINCIPES

Au début de 1917, l'armée allemande, dominée numériquement et obligée de mener la guerre sur deux fronts (à l'ouest et à l'est), est amenée à modifier sa doctrine de défense pour réduire ses pertes humaines. Le maréchal von Hindenburg et le général Ludendorff engagent un certain nombre de replis stratégiques qui visent à raccourcir le front, et mettent au point un nouveau concept de défense, la défense élastique ou défense en profondeur (1). Alors que, pendant trois ans, on s'était battu pour conserver chaque pouce de terrain, cette doctrine accorde à présent une plus grande importance à la destruction de la force attaquante ennemie avec le minimum de pertes pour le défenseur. La doctrine de défense élastique organise le front en trois zones défensives : une zone avancée, une zone de combat et une zone arrière. La zone avancée est constituée de postes d'observation et de nids de mitrailleuses. La ligne de défense principale est placée en défilade, hors de vue de l'ennemi afin de la soustraire à la puissante artillerie alliée. Profonde de 1500 à 2000m, elle comprend des redoutes indépendantes, des nids de mitrailleuses et tout l'armement défensif, relié par des tranchées. De plus, des unités mobiles doivent pouvoir contre-attaquer localement pour disperser l'attaquant. Enfin, dans la zone arrière, qui rassemblait traditionnellement les centres de soins et d'approvisionnement, on positionne également des réserves capables d'une contre-attaque générale dès que l'assaut ennemi piétine, et, idéalement, susceptibles de monter une contre-offensive pour reprendre l'initiative et rejeter l'ennemi loin dans son camp. Bien sûr, cette zone arrière, hors de portée de l'artillerie ennemie, comprend également l'artillerie allemande dont le rôle devient surtout défensif. On le voit, l'innovation essentielle de cette nouvelle doctrine ne repose pas tant dans la profondeur du dispositif défensif, mais plutôt dans la capacité de contre-attaque, locale ou

générale, qui représente une évolution théorique très importante des concepts de l'époque. On cherche d'abord à affaiblir l'assaut ennemi, à le disperser par la multitude du réseau défensif, puis une vive contre-attaque, même localisée, permet de détruire la force ennemie avec le minimum de pertes. Durant l'année 1917, les Allemands emploient avec succès cette nouvelle doctrine et parviennent à résister aux offensives de Nivelles ou à celle des Britanniques dans les Flandres, avec peu de pertes. L'emploi des blindés britanniques à Cambrai en novembre 1917 pose plusieurs problèmes pratiques à l'application de ce nouveau concept. Sans remettre cependant en question le principe fondamental de la défense élastique.

Après l'échec des offensives Ludendorff du printemps 1918, l'armée allemande n'est plus en mesure de résister aux attaques alliées qui reprennent au mois d'août. Tactiquement, l'emploi croissant des chars révèle l'impact psychologique de cette arme contre des troupes peu entraînées et démoralisées. Pour faire face à ce nouveau type d'attaque, des armes antichars de tout genre sont placées sur toute la profondeur de la zone de défense, avec d'excellents résultats à partir du moment où les soldats parviennent à dominer la peur du char» (Panzerangst).

En fait, l'état-major allemand considère alors les blindés comme une arme peu efficace et surtout très vulnérable à une défense en profondeur. Cette croyance, vraie à l'époque, sera incroyablement conservée jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale. Alors que les Allemands seront les pionniers de l'offensive blindée, leur propre système de défense sera inadapté à ce type de combat, en raison même de l'héritage des combats de 1918. D'autre part, le succès de la défense élastique repose surtout sur l'existence de réserves mobiles capables de contre-attaquer vigoureusement. L'attrition dramatique de l'armée allemande en 1918, couplée à la plus grande flexibilité de l'artillerie alliée (capable de frappes puissantes et précises en réaction à une contre-attaque) ne permet plus l'application à la lettre de la doctrine, comme l'année précédente. Son efficacité aura quand même été indéniable, permettant aux Allemands de compenser leur infériorité numérique jusqu'à la fin de la guerre.

UNE ADAPTATION INSUFFISANTE À LA GUERRE BLINDÉE

Pendant l'entre-deux-guerres, la doctrine de défense élastique n'est absolument pas remise en cause mais progressivement modernisée et adaptée à l'évolution des matériels. Sous la direction du général Beck, la doctrine de

défense de l'armée allemande (ressuscitée à partir des années 1930) est synthétisée dans le *Truppenführung*, un manuel d'emploi édité en 1933 et qui restera la référence principale jusqu'au début de la guerre. L'ensemble du dispositif défensif établi par Ludendorff est repris avec une nouvelle zone avancée théoriquement mieux dotée en armes automatiques. Pour faire face aux assauts blindés, un nouveau concept majeur y est introduit. Il vise à séparer l'infanterie des blindés sur les premières lignes de défense, afin, comme pendant les combats de 1918, de détruire les chars infiltrés par une combinaison d'armes antichars légères et de groupes d'assaut spécialement équipés. Les troupes de première ligne combinées aux feux de l'artillerie doivent neutraliser l'infanterie ennemie et, à l'arrière, les canons et les équipes antichars peuvent facilement venir à bout des blindés devenus vulnérables. On le voit, cette doctrine est directement issue de l'expérience de 1917-1918 où les blindés de l'époque étaient extrêmement vulnérables à toute forme d'armement antichar. Forts de cette expérience, les tacticiens allemands considèrent que la défense élastique est toujours la plus efficace pour contrer un assaut blindé. Il est vrai que, alors que les Allemands inventent un nouveau concept d'emploi des chars sans définir de contre-mesures adaptées, les armées britannique et française de l'époque s'en tiennent à un emploi des blindés similaire à celui de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire comme soutien d'infanterie, une forme d'offensive à laquelle est parfaitement adaptée la défense en profondeur.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

Ayant articulé le concept de la Blitzkrieg autour des Panzer-Divisionen, unités chargées de percer et d'exploiter, les Allemands éludent la capacité de défense de ces mêmes unités. La défense élastique est l'apanage d'une combinaison d'infanterie et de canon antichar et, pour l'état-major, l'arme blindée est essentiellement une arme d'attaque qui ne doit pas en théorie se trouver confrontée au problème de sa défense. Au début de la guerre, il en résulte une nette distinction d'emploi au sein de la Wehrmacht: une force blindée pour l'offensive et l'infanterie pour la défensive. Au mieux, les blindés reprendront le rôle de la réserve mobile chargée de la contre-attaque décisive, inscrit dans la doctrine de la défense en profondeur, mais on n'envisage pas alors de faire jouer un rôle antichar distinct aux blindés. Selon cette doctrine, les chars allemands du début de la guerre sont très mal équipés pour le combat antichars: Pz I armé uniquement de mitrailleuses, Pz II avec canon

de 20, Pz III avec canon de 37 et Pz IV avec canon de 75 court. La Wehrmacht entre dans la guerre avec une distribution claire des rôles offensifs défensifs, sans envisager que les PanzerDivisionen auront à se défendre sans soutien d'infanterie. Cette lacune entraînera de profondes révisions de la doctrine de défense allemande au fur et à mesure de la guerre, et particulièrement sur le front de l'Est.

Les campagnes de Pologne et de France sont de véritables démonstrations à la lettre des doctrines tactiques allemandes et, en matière défensive, les Allemands eurent peu de mal à repousser les attaques blindées ennemies. Néanmoins, certaines défaillances de la capacité défensive de la Heer (l'armée de Terre) apparaissent par exemple pendant l'attaque blindée britannique à Arras le 21 mai 1940. Les blindés allemands se trouvent alors séparés de l'infanterie en raison de leur avance très rapide. Confrontée à des blindés lourds que leur équipement antichar ne parvient pas à détruire, l'infanterie est incapable d'endiguer la percée. L'attaque ennemie est finalement neutralisée grâce à l'intervention d'armes qui n'apparaissent théoriquement pas dans l'application de la défense élastique, comme les canons antiaériens de 88 employés en tir direct. Rappelés à la rescousse, les Panzers usent eux de leur supériorité numérique et de leur capacité de manoeuvre pour détruire les blindés anglais. Malgré ces « incidents » tactiques, aucune réforme profonde du concept défensif n'est engagée. Les blindés conservent leur rôle essentiellement offensif, sans qu'on envisage pour eux de devoir jouer un rôle défensif. Le manuel d'emploi des blindés de décembre 1940 comprend 26 pages consacrées à l'offensive, et deux paragraphes seulement aux problèmes de défense (2).

Afin de limiter néanmoins les risques de séparation entre les chars et leur infanterie accompagnatrice, plusieurs divisions d'infanterie motorisées sont formées en prévision de Barbarossa. Le manque d'arme antichar n'est que partiellement rectifié : emploi de quelques 47 français capturés et mise en service de Pak 38 (calibre 50) en nombre limité, montage d'un canon de 50 court sur le Pz III. Au moment de l'offensive sur l'URSS, la doctrine de défense allemande reste encore profondément marquée par l'expérience de la Première Guerre mondiale. Si les divisions d'infanterie sont théoriquement capables d'appliquer la défense en profondeur (avec suffisamment de réserves et sur des positions préparées), les divisions blindées ne sont pas supposées jouer un rôle défensif. La capacité de l'ennemi à monter des offensives blindées de type Blitzkrieg est donc considérée comme négligeable. Ce partage des compétences se conjugue également avec l'impréparation de la Wehrmacht pour la longue guerre qui commence contre l'Union soviétique.

BARBAROSSA

Pour abattre la masse de l'Armée rouge le plus rapidement possible, les Allemands planifient une série d'encerclements à grande échelle, dont l'application tactique est la doctrine Keil und Kessel

(« marteau et enclume. »). Après avoir pénétré les défenses ennemies, les Panzers forment un premier cercle autour des unités encerclées, suivis de l'infanterie qui complète la manoeuvre en formant un second cercle intérieur, plus hermétique. Les forces encerclées qui tentent de percer se trouvent ainsi opposées à l'infanterie allemande en position (défense élastique) et les divisions blindées se tiennent prêtes à repousser les attaques extérieures. C'est dans l'application de ces deux missions défensives que les lacunes de l'organisation et de la doctrine allemande vont progressivement se révéler. Tout d'abord, les divisions blindées ayant réalisé la percée et l'encerclement se retrouvent privées de tout véritable soutien d'infanterie. Ces unités font alors rapidement face à des tentatives de percée de l'intérieur des poches ainsi qu'à des contre-attaques extérieures. Les unités de chars sont alors contraintes de se maintenir mobiles, et alternativement de former des hérissons défensifs, ce qui les prive de leur mobilité et les empêchent de contrôler de larges portions de terrain où l'ennemi s'échappe en grand nombre. On assiste alors à la formation de « poches mobiles » autour de laquelle les Panzers tentent de maintenir le premier anneau concentrique en attendant l'arrivée des divisions d'infanterie. Dans ces conditions, un nombre important d'unités ennemies parvient à fuir dans la première phase des encerclements.

D'autre part, les divisions blindées allemandes font également face à de nombreuses contre-attaques visant à briser l'encerclement, et ce de manière beaucoup plus intensive que pendant la campagne de France. Très mal coordonnées, ces attaques peuvent être contrecarrées par les Panzers sauf quand elles sont menées par des T-34 ou du KV-1. Là, la déficience des chars allemands en matière de combats antichars se fait sentir et, à nouveau, seul l'appui des canons de 88 est décisif. L'infanterie allemande subit elle-même de nombreuses contre-attaques à la fois pendant sa lente progression et lors de la réduction des poches. Alors que la défense élastique repose sur la possibilité de préparer des positions en profondeur, la mobilité même des combats rend très difficile l'application exacte de la théorie. L'infanterie sur qui repose toute la responsabilité de la défense est alors très affaiblie par son manque d'armes antichars lourdes. Ici encore, les pièces de 88 et de 105 sont placées en position défensive à l'arrière, mais leur rareté et leur dispersion oblige le fantassin à remplir seul le rôle de « casseurs de chars ». On trouve ici une des faiblesses doctrinales majeures de l'armée allemande car, alors que sa supériorité repose dans son avance technique plutôt que sur son avantage

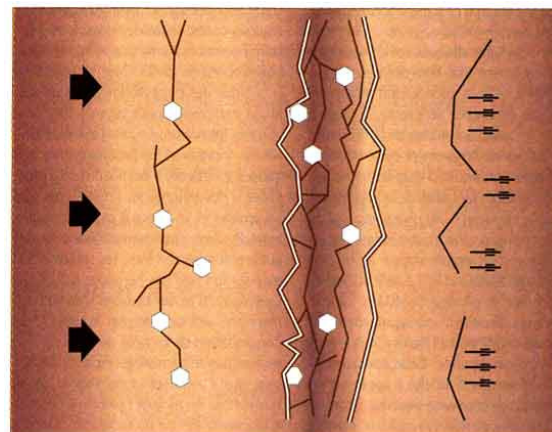


Fig 1 : La défense élastique, 1917 - 1918

Schéma d'une zone de défense en profondeur

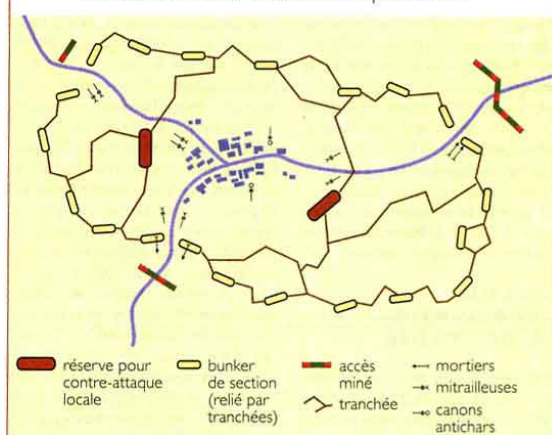


Fig 2 : périmètre défensif d'un centre fortifié

(les armes lourdes sont centralisées dans le village).

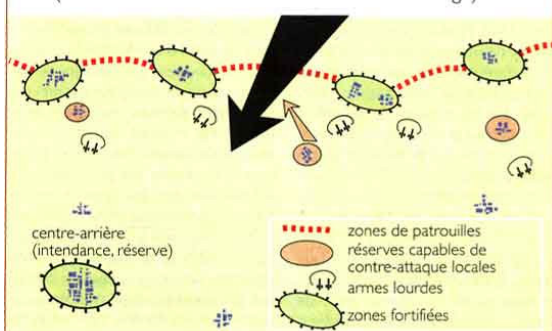


Fig 3 : disposition tactique idéale

pour une défense par points fortifiés, hiver 41-42

numérique, les soldats allemands subissent de lourdes pertes pour détruire quasiment « à la main » les chars russes. C'est aussi là que le soldat allemand révèle ses qualités de combattant et son sens tactiques, la peur du char disparaissant rapidement avec l'expérience et l'entraînement. Si en 1941, les attaques soviétiques sont extrêmement mal coordonnées et exploitées, et si la coopération infanterieblindés est encore déficiente, la combativité forcée des soldats de l'URSS et les directives de l'état-major qui ordonnent de contre-attaquer à outrance placent constamment les unités de la Wehrmacht sous la menace (3). Au niveau stratégique par exemple, une contre-offensive soviétique d'envergure frappe le Xe et le IIe corps

allemand le 12 août au sud du lac Ilmen et pénétre de 40 km à l'intérieur du dispositif, menaçant toutes les communications du Heeres-Gruppe Nord avant d'être contrée. Cette opération révèle la grande difficulté à appliquer les concepts de la défense élastique : front étiré, manque de réserves mobiles, manque de moyens antichars lourds. A partir de fin août, le Heeres-Gruppe Mitte, placée sur la défensive après la bataille de Smolensk par ordre de Hitler subit pendant presque un mois une autre contre-offensive menée par la XVI^e armée de Timoshenko. C'est la première fois que l'armée allemande se retrouve alors en position défensive à l'échelle stratégique. Le résultat en est une véritable remise en cause de la doctrine de défense allemande sur le terrain. Incapables d'appliquer la défense élastique dans les conditions de combat du front de l'est, les unités d'infanterie subissent de lourdes pertes (dans le saillant de Yelnya, neuf divisions d'infanterie perdent de 20 à 30% de leur effectif sur six semaines de combat). Le groupe d'armée centre, lourdement saigné, ses ressources épuisées, perd ici l'essentiel de sa force de frappe avant même la reprise de l'avance sur Moscou.

HITLER ABANDONNE LA DOCTRINE

Finalement, l'échec de la dernière tentative vers Moscou, à la fin novembre, impose à l'armée allemande de se placer en position défensive pour l'hiver. Elle subit alors sur l'ensemble du front une succession d'offensives soviétiques interrompues du 6 décembre 1941 à la fin février 1942. Pendant cette période, son système défensif va se transformer peu à peu d'une ébauche de défense élastique à une tactique de points fortifiés (Stützpunkt), à la fois en raison des nécessités tactiques mais aussi par ordre de Hitler. Le Führer refuse en effet de laisser ses généraux organiser une retraite sur des positions mieux défendables. Par excès d'orgueil, sous-estimation de l'Armée rouge et désaccord avec l'état-major, il place ainsi la Wehrmacht en complet porte-à-faux avec sa stratégie défensive traditionnelle en imposant de tenir chaque pouce de terrain conquis (ordre du 26 décembre).

Sur le front, les soldats allemands, très mal équipés contre le froid, s'organisent dès la fin novembre autour des villages et des intersections de routes. Pour les officiers, la tactique des points fortifiés est une solution improvisée, pour laquelle ils n'ont aucune formation. Le front est alors linéaire, inorganisé en profondeur, et les troupes soviétiques n'ont aucun mal à procéder à des infiltrations importantes sur les arrières et les lignes d'approvisionnement. Perdant complètement l'initiative, régulièrement encerclées, les unités allemandes forment des hérissons défensifs. Des manuels et des rapports sont hâtivement préparés pour former les troupes à l'organisation de ce type de défense (les techniques expérimentées par la 10.ID sont ainsi compilées et distribuées après que cette unité ait subi l'offensive de sept divisions rouges sur un secteur de 50 km). Les villages représentent les seuls abris autour

desquels s'organisent les hérissons. On rase les maisons alentour pour faciliter l'observation puis on fortifie celles utilisées pour la défense. Les tirs de mitrailleuses se croisent sur les axes d'approche dont on nettoie toute protection pouvant servir à l'attaquant. Des unités de réserve équipées d'arme automatiques et de grenades sont chargées de repousser toute pénétration ennemie dans le périmètre défensif. On rassemble l'artillerie et les réserves dans le centre. Ces petits villages présentent aussi de nombreux désavantages tactiques (sans évoquer ici l'abandon total de l'initiative stratégique). Ils forment des cibles bien regroupées pour l'artillerie soviétique, et les blindés peuvent facilement repérer les centres défensifs et les pilonner à loisir. La zone environnante est laissée aux mains des Russes, qui patrouillent, attaquent la nuit et maintiennent la pression de tous côtés. Pour y remédier, le périmètre défensif est progressivement étendu, rendant les approches plus difficiles, mais le contrôle de ces positions avancées par -40°C et avec la menace des encercllements et des assauts nocturnes est un calvaire pour les soldats allemands. Cette ceinture extérieure est formée de petits bunkers en bois renforcés de neige, reliés par des sentiers dans la neige et chaque section organise son propre « mini-hérisson ».

La porosité des défenses allemandes interdit de parler d'un véritable front et les officiers constatent que leur ligne de défense principale (Hauptkampflinie) est bien un idéal défini par leur manuel Truppenführung. Pourtant, autant que possible, de nombreuses mesures sont prises pour se conformer aux principes de la défense élastique, qui apparaît encore comme largement plus efficace. Certaines unités parviennent à créer un réseau de points fortifiés qui donnent de la profondeur, mais sans pouvoir organiser des patrouilles et des positions avancées pour freiner l'avance ennemie. Les centres de soutien logistique sont rassemblés dans des villages fortifiés à l'arrière. Les armes lourdes sont, elles, placées en retrait des premiers centres fortifiés, mais comme au début de la campagne, leur dispersion et leur utilisation en tir direct les rend très vulnérables aux percées ennemies. De même, la capacité de contre-attaquer dès que l'assaut ennemi piétine reste extrêmement efficace, et de petites unités d'assaut ou de blindés sont positionnées dans des villages en retrait. Ces unités sont formées de soldats particulièrement combattifs, sélectionnés séparément dans les unités et équipés de skis et d'armes de combat rapprochées pour renforcer l'effet de choc.

Une étude fort intéressante sur l'efficacité des défenses mises en place pendant l'hiver est réalisée en avril 1942 par l'état-major de la IV Panzer-Armee. On y compare les avantages respectifs des systèmes de défense et leurs améliorations possibles, mais on constate surtout que la menace principale réside encore dans la faiblesse antichar de l'armée allemande. Cette étude constate ainsi avec effroi que la présence d'un seul char lourd lors d'un assaut soviétique représente un danger majeur pour une position défensive allemande. Heureusement, la très mauvaise coordination

inter-arme au sein de l'Armée rouge permet, lors des combats, de détruire séparément l'infanterie (conformément au manuel) puis de se charger des blindés, mais cette tâche exige des efforts suprêmes de la part des fantassins allemands. Les petits canons antichars calibre 37 ne peuvent espérer détruire un char type T-34 qu'à bout portant, c'est-à-dire à moins de six mètres ! Un échec signifiant la fin quasi-certaine des servants sous les chenilles du char. D'autre part, pour les atteindre de flanc, il fallait attendre que les chars soviétiques aient largement pénétré dans le périmètre défensif. Quant aux précieux canons de 88, ils étaient postés bien à l'arrière. Finalement, la tâche de détruire les chars revient essentiellement à l'infanterie. Les soldats, armés de mines magnétiques ou de grappes de grenades, doivent se tapir en attendant le passage d'un char, puis jaillir en risquant les tirs de mitrailleuses et placer leur charge sur le monstre en mouvement. Un exercice terriblement éprouvant pour les nerfs et le moral de la troupe. Enfin, la défense en points fortifiés complique encore plus l'opération. Les canons antichar doivent alors faire face à des assauts venant de toutes les directions, et les blindés soviétiques peuvent aisément contourner les positions susceptibles d'abriter des fantassins, facilement repérables dans ce genre de défense. Au début de 1942, l'état major, noyé sous les rapports portant sur cette menace, a largement pris la décision de renforcer la capacité antichar des unités de l'armée allemande: canons et chars plus puissants, entraînement intensif des soldats sur la lutte antichar, création d'un badge de destruction de blindé pour soutenir le moral, publication d'un manuel détaillé sur la destruction de blindés (4).

En conclusion, malgré l'abandon de la véritable doctrine de défense élastique, les Allemands en conservent les principes de base : profondeur du réseau défensif plutôt que défense obstinée du terrain occupé, épuisement de l'attaque ennemie, capacité de contre-attaque, séparation des blindés et de l'infanterie. Le général Fretter-Pico, commandant de la 97.0, dira que le système improvisé des points fortifiés garde l'esprit de la défense élastique.

UN DÉSASTRE ÉVITÉ DE JUSTESSE

A la fin de l'hiver, malgré l'état d'épuisement de l'armée allemande et son impréparation défensive, les Soviétiques ne sont pas parvenus à obtenir des résultats stratégiques substantiels. La raison en revient essentiellement au manque de compétence des cadres de l'Armée rouge en matière offensive. Les Soviétiques n'ont pas encore au sein de leur armée un concept d'emploi similaire à celui de la Blitzkrieg: leur doctrine reste celle de l'offensive à outrance, sur l'ensemble du front. Les blindés sont dispersés comme soutien d'infanterie et les percées ne sont pas exploitées.

Ce manque de réussite se heurte également à l'amélioration du système défensif allemand des points fortifiés, ce qui laisse penser que cette tactique pourrait correspondre aux conditions du front de l'Est. Hitler, ayant

refusé l'idée même de la retraite et ordonné l'organisation de ce type de défense, est persuadé d'avoir eu raison contre l'avis de ses généraux. Dorénavant, il exigera de plus en plus souvent de combattre sans jamais céder du terrain, et l'hiver 1941-1942 est ainsi un prélude au désastre de Stalingrad, d'El Alamein ou de Normandie et, en tout cas, une remise en cause totale de la doctrine défensive que l'armée allemande avait adopté depuis 1917. Pour les généraux et les officiers, ce désastre évité de justesse tient du miracle. Peu convaincus par l'efficacité de la défense en points fortifiés, ils considèrent surtout que la bonne résistance de leur armée tient plus à l'incompétence soviétique qu'à l'efficacité de la nouvelle doctrine, qui reste un panaché d'improvisation et de bonnes vieilles recettes. Ils savent maintenant en tout cas à quoi s'attendre de la part de leur adversaire et vont s'employer à renforcer sans cesse la capacité défensive de leurs unités, en prévision des nouvelles offensives du printemps 1942. ■

THÉOPHILE MONNIER

<http://www.store4war.com>, la boutique en ligne du wargame.

1) Le nom de défense élastique (elastische Kampfverfahren) a été donné après la Première Guerre mondiale par les historiens officiels allemands. On utilisera ici les termes « défense élastique,, ou «défense en profondeur» sans distinction.

2) OKH, Richtlinien für Führung und Einsatz der Panzer-Division, 3 décembre 1940.

3) Directive de Timoshenko du 23 juin qui ordonne d'attaquer spécifiquement les unités de Panzers sans relâche.

4) Armee-Pionier-Führer, Armee-Oberkommando 2. Merkblatt für Panzervernichtungstrupps, 10 février 1942.

Conversion numérique et mise en ligne par www.cote1664.net avec l'aimable autorisation de l'auteur.